



«Je suis un mort qui parle!»

Marcela Iacub, essayiste polémiste, était à la Fondation Bodmer pour débattre de la liberté d'expression

Anna Vaucher

Avant d'apparaître, excentrique, dans son grand manteau lilas, elle se fait entendre au loin, ses chaussures compensées claquant contre le sol et sa fidèle *Lola*, «l'amour de ma vie», marquant leur arrivée de ses aboiements incessants. Marcela Iacub, l'essayiste libertaire, chroniqueuse pour *Libération*, était à Genève jeudi pour débattre de la liberté d'expression avec Maître Bonnant.

C'est à la Fondation Bodmer, dans le cadre de l'exposition autour du marquis de Sade, dont Marcela Iacub, qui assure qu'il est mal compris, est une grande défenseuse, qu'a eu lieu la joute verbale. L'Argentine, qui s'était retrouvée devant la justice face à Dominique Strauss-Kahn en 2013 en raison de son récit relatant leur récente relation, nous a parlé, à sa manière un rien foutraque, de son désintérêt pour la chose sexuelle, de Marx et de pornographie. Avec l'accent chantant et des airs de gamine malgré ses 50 ans.

Vous êtes ici pour débattre de la liberté d'expression. Parlez-nous de votre perception des attentats parisiens.

Ils m'ont beaucoup changée, je ne suis plus la même personne. Et j'ai été gênée par le fait que l'on ne traite pas les gens de l'Hyper Cacher comme ceux de *Charlie Hebdo*. S'il n'y avait eu que la deuxième partie des attentats, il n'y aurait pas eu cette effervescence populaire. Focaliser toute l'attention sur la liberté d'expression a été excluant pour les juifs. On aurait dû se révolter contre le terrorisme, contre l'idéologie meurtrière.

En tant que défenseuse de la liberté d'expression, pensez-vous qu'il puisse être bon, parfois, de la limiter?

Dans le contexte actuel, en France, des phrases comme celles que peut prononcer

Dieudonné, c'est une manière de dire: «J'appartiens à cette culture qui promeut le terrorisme.» Ce n'est pas une opinion envisageable. Certaines paroles peuvent pousser à prendre les armes. Pour une fois dans ma vie, je n'étais pas contre le fait que de telles personnes soient interpellées.

Vous avez vu arriver la dictature en Argentine. Quel impact cela a-t-il eu sur votre perception du sujet?

Cette expérience m'a fait chérir la liberté d'expression bien plus que si j'étais née ici. J'ai vu mes parents brûler des livres. C'est quelque chose de terrible!

Vous avez d'ailleurs refusé, à 12 ans, de brûler ceux que votre père vous avait demandé de jeter au feu.

Il avait fait comme un barbecue de livres dans lequel devait passer toute la bibliothèque! Il m'avait demandé d'y jeter les œuvres complètes de Marx et moi, comme une folle, je les ai rangées dans mon armoire. Si les policiers étaient venus, ils nous auraient tués. Pendant sept ans, j'ai gardé ces ouvrages sans rien dire. Pendant sept ans, tous les soirs, j'ai eu peur. C'était bête, mais l'humanité consiste à croire en des actes ridicules. C'est ce qui fait de nous une espèce intéressante.

A la Fondation Bodmer, vous avez parlé de la privation de liberté d'expression qui entoure la pornographie et plus généralement la sexualité. Avec quelles conséquences?

Nous ne sommes pas parvenus à soumettre la sexualité et la pornographie au même régime d'expression que les discours économique, politique, littéraire. Dès lors, une vraie démocratie sexuelle ne peut pas exister. Cela a contribué à développer les préjugés. C'est commun d'entendre les féministes dire qu'une prostituée ne peut pas vouloir vendre son corps

car ce n'est pas dans la nature féminine. Elles en parlent avec une telle assurance, comme si c'était universel, parce que nous avons peu d'expériences intellectuelles dans ce domaine. Charles Fourier, au XIXe siècle, qui est perçu comme un fou, disait que le sexe est une énergie trop forte pour qu'on la consacre à un seul individu - contrairement à l'amour, beaucoup plus unique. Il est malheureusement impossible de discuter de ce point de vue. L'horizon du débat démocratique en est réduit.

Vous qui avez défendu Dominique Strauss-Kahn avant les conflits autour de «Belle et Bête», quel regard portez-vous sur le procès du Carlton?

Si j'en parle, on va me reprocher d'être partielle. J'ai mes idées sur la question, mais vous comprendrez que je ne peux rien en dire, en tout cas pas maintenant, alors que le procès est en cours.

Vos écrits traitent majoritairement de sexualité. Vous dites pourtant ne pas être très intéressée par la chose.

J'ai écrit au moins quinze livres là-dessus, mais j'ai tellement peu pratiqué que je ne suis pas du tout à la hauteur de mes réflexions! C'est pourtant une obsession que j'ai depuis l'adolescence. J'ai commencé à me documenter sur les théories sexuelles vers 14 ans. Je trouvais scandaleux que la sexualité féminine soit restreinte, que l'on nous traite de putes quand nous couchons avec un homme. Je ne crois pas pour autant que l'émancipation féminine passe par le sexe. Elle passe par un changement des positions sociales, économiques et intellectuelles.

C'est pour cette raison que les féministes qui focalisent leur attention sur la victimisation sexuelle des femmes vous agacent?


 Tribune de Genève SA
1211 Genève 11
022/ 322 40 00
www.tdg.ch

 Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 43'860
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich

 Themen-Nr.: 037.034
Abo-Nr.: 1088845
Seite: 25
Fläche: 104'396 mm²

Oui. Elles ne veulent pas que les femmes changent. Elles veulent qu'elles continuent à être des épouses et des mères, mais qu'elles soient mieux traitées. Pourtant, on ne peut être que maltraité en restant dans une position subalterne.

Quelle solution imaginez-vous?

Il faut défaire la famille actuelle. Notre modèle de couple est accablant. Il n'y a qu'à voir les études sur la solitude en France: 40% des gens sont exclus car il n'y a pas de modèles alternatifs. Il faudrait des structures plus ouvertes. J'aime l'idée de vivre à plusieurs, qu'il y ait d'autres formes possibles de sociabilité.

Comment changer un modèle si ancré?

La crise économique peut être un moteur. Notre modèle familial produit une solitude qui est devenue un problème politique. Mais les partis traditionnels sont tellement petits-bourgeois. Ils pensent que la nature humaine, c'est vivre dans 50 m², en couple, avec deux enfants, si possible une fille et un garçon.

Vous sentez-vous vous-même exclue?

Je me sens exclue en permanence. Si vous n'êtes pas dans un rapport de couple ou de filiation, vous êtes suspect. J'ai été mariée deux fois, et la seconde fois durant dix ans, mais je n'ai pas eu beaucoup de chance avec tout cela! (*rires*) De toute façon, ce n'était pas fait pour moi.

Comment étiez-vous dans le couple?

Gentille. Trop gentille. Et les femmes gentilles n'ont pas de chance. Les hommes ont du mal avec les intellectuelles car ils se sentent dévirilisés. Nous sommes censées être le genre raté de l'humanité.

Que voulez-vous dire?

On voudrait que les femmes soient bêtes, qu'elles ne fassent pas d'histoires, qu'elles consacrent plus de temps à leur famille qu'à leur boulot. On essaie de nous castrer en permanence. C'est pour cela que la plupart des femmes travaillent plus que les hommes. Parce qu'elles rencontrent davantage d'obstacles.

Votre travail vous prend d'ailleurs tout votre temps?

Ah oui! Je suis comme une nonne, je ne sors presque jamais, je vois peu de monde. C'est terrible de vivre comme ça. Mais je ne sais pas faire autrement.

Vous avez eu une relation difficile avec votre mère. Est-ce elle qui a forgé votre vision du féminisme, de la famille?

C'est évident que quand vous avez un monstre comme mère, vous n'avez pas envie de devenir mère à votre tour. Bien sûr, elle a des qualités, et c'est plutôt un exemple de femme émancipée. Elle a construit un petit empire dans les affaires. Elle a dû se confronter à un mari, avocat, qui se sentait mal de réussir moins bien qu'elle. Vous voyez, ces questions font partie de mon histoire. J'ai toujours admiré son courage, mais elle n'aimait pas ses enfants. Et elle disait que c'était notre faute. Faire cela à un enfant, c'est une manière de le tuer.

Comment êtes-vous parvenue à ne pas être tuée?

Je suis tuée! (*rires*) Je suis un mort qui parle. Qui parle énormément.

Questions fantômes

Quelle est la question que vous détesteriez que l'on vous pose?

Quand avez-vous transpiré pour la dernière fois?

Quelle est la question que l'on vous pose tout le temps?

Es-tu réelle ou es-tu l'œuvre de l'imagination?

Bio express

Née en 1964 en Argentine, Marcela lacub devient avocate avant d'arriver en France en 1989. Elle se servira du droit pour étoffer ses thèses. Après *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle?* (2002) ou *L'empire du ventre: pour une autre histoire de la maternité* (2004), elle prend la défense de DSK dans *Une société de violeurs?* à la suite de l'affaire du Sofitel. Deux ans plus tard, *Belle et Bête*, autofiction relatant sa récente relation avec l'ancien politicien, l'emmènera devant la justice, condamnée, avec son éditeur (Stock), à verser 50 000 euros d'amende au plaignant.

La dernière fois que...

... vous avez pleuré?

Je pleure beaucoup au cinéma, parfois en lisant des livres. La raison est toujours artistique. La vie ne me fait jamais pleurer.

... vous avez trop bu?

Je bois toujours trop dans les fêtes qu'organisent *Les Grosses Têtes*.

... vous vous êtes excusée?

Je m'excuse tout le temps.

... vous avez envié quelqu'un?

J'ai envié le marquis de Sade pour son génie et son talent.

... vous avez transpiré?

Je ne transpire jamais. Il faut dire que je ne bouge pas tellement!

Datum: 14.02.2015

**Tribune
de Genève**



FONDATION MARTIN BODMER
BIBLIOTHÈQUE ET MUSÉE

Tribune de Genève SA
1211 Genève 11
022/ 322 40 00
www.tdg.ch

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 43'860
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich

Themen-Nr.: 037.034
Abo-Nr.: 1088845
Seite: 25
Fläche: 104'396 mm²



Le rituel de l'ardoise: «Pour le droit de tout dire.» «C'est fou, quand on écrit des livres, parfois on ne sait pas écrire les petites choses élémentaires. Les autres ont écrit quoi? Vous voyez, je n'ai aucune originalité!» GEORGES CABRERA